

## COMPTES RENDUS

### *I. LECTURES CROISEES AGRICOLES*

**Rodolphe de KONINCK & Jean-François ROUSSEAU, « Pourquoi et jusqu'où la fuite en avant des agricultures sud-est asiatiques », *L'Espace Géographique*, 2013/2, 42, pp. 143-164 ; Jocelyne DELARUE & Bénédicte CHAMBON, « La Thaïlande, premier exportateur de caoutchouc naturel grâce à ses agriculteurs familiaux », *Économie Rurale* 2012/4-5, n° 330-331, pp. 191-213.**

Les enjeux de la transition économique de l'Asie du Sud-Est ont fait depuis les années 1960 l'objet de plusieurs modélisations. Rodolphe de Koninck<sup>1</sup> et Jean-François Rousseau<sup>2</sup>, géographes de leur état, reviennent sur les transformations de l'économie rurale et de l'agriculture. En contrepoint, les agronomes Jocelyne Delarue<sup>3</sup> et Bénédicte Chambon<sup>4</sup> proposent un exemple, à la fois local (Thaïlande) et sectoriel (la production de caoutchouc naturel) qui semble s'opposer aux projections régionales du premier article.

L'article de Rodolphe de Koninck et Jean François Rousseau dresse un bilan des transitions agricoles des dix dernières années en Asie du Sud-Est, des progressions opérées et des perspectives de croissance décrites comme une 'fuite en avant'. Les auteurs s'attachent à démonter la rupture opposant l'augmentation des phénomènes de rente issus de l'amélioration des structures de production, au risque social, lié aux pratiques d'accaparement et aux transformations accélérées des milieux ruraux. L'analyse s'articule autour des enjeux que semblent avoir relevés les États malaysien, indonésien

---

<sup>1</sup> Professeur à l'Université de Montréal.

<sup>2</sup> Docteur en géographie de l'Université de McGill.

<sup>3</sup> Docteur en agronomie, directrice de Gevalor, ancienne de l'Agence Française de Développement (AFD).

<sup>4</sup> Docteur en agronomie, CIRAD, UPR Systèmes de pérennes (Montpellier) et Kasetsart University, Bangkok.

et thaïlandais quant à leur transition d'une agriculture de subsistance associée à une agriculture d'exportation régionale, à une agriculture axée sur les produits de rente et d'exportation mondiale. Elle reprend les problématiques d'un article de Rodolphe de Koninck (2003)<sup>5</sup> qui questionnait la validité des thèses relatives aux devenirs des mondes ruraux sud-est asiatiques : depuis l'époque coloniale, on considérait les possibilités de croissance des agricultures sud-est asiatiques comme très limitées par les faiblesses démographiques et la mauvaise qualité des terres arables.

Rodolphe de Koninck et Jean François Rousseau soulignent les deux paramètres qui ont permis de dépasser ces limites et de faire des agricultures de ces États des pôles moteurs de leurs dynamiques économiques depuis les années 1960 : l'extension du domaine agricole d'une part, et l'intensification, d'autre part, à travers l'utilisation de meilleures techniques agricoles et d'une sélectivité stratégique des productions. L'article détaille les produits clés de la croissance agricole d'aujourd'hui que sont l'huile de palme, le riz, le café et le thé, le caoutchouc naturel, etc. Les deux auteurs décrivent les moteurs de cette transition agricole, le rôle des politiques étatiques dans la définition des structures de production et la jonction opérée entre le monde agricole et le monde industriel à travers l'industrie de transformation agro-alimentaire. Ils soulignent les tensions nées de cette croissance et ses conséquences sur le plan local, c'est-à-dire la concurrence accrue sur le plan foncier, le défrichement et les pollutions aujourd'hui caractéristiques des campagnes sud-est asiatiques. Selon eux, les changements de tendances de ces dix dernières années illustrent la transition opérée par certains États, notamment la Thaïlande, qui entreprend aujourd'hui de limiter le déboisement et aurait même vu s'accroître très légèrement son domaine forestier protégé. L'intensification prendrait alors le pas sur l'extensivité. Certaines économies rurales sud-est asiatiques auraient mis à l'épreuve un modèle de développement axé sur la persistance d'une production familiale soutenue par diverses politiques étatiques (dons de terre, aides au défrichement et aujourd'hui à l'amélioration des parcelles) combinée à l'action de firmes agro-alimentaires de rayonnement mondial. La concentration des terres menée par ces dernières aurait transformé une grande partie des exploitants en ouvriers agricoles, les firmes ayant tendance à généraliser des approches prédatrices des territoires et des revenus agricoles.

L'article s'appuie sur les exemples phares de la progression économique sud-est asiatique, et laisse cependant de côté les pays les plus pauvres,

---

<sup>5</sup> KONINCK, Rodolphe de, « Les agricultures du sud-est asiatique : interrogation sur l'avenir d'un nouveau modèle de développement », *L'Espace Géographique*, 2003/4, tome 32, pp. 301-310.

comme la Birmanie, le Cambodge ou le Laos, où l'amélioration des structures de production n'a pas précédé les phénomènes d'accaparement des terres et des rentes foncières par les entreprises, les deux opérations étant concomitantes. On peut donc s'interroger sur l'existence même d'un modèle sud-est asiatique de développement face aux décalages des chronologies du secteur agricole, même si les types de productions sont comparables.

La persistance de petites unités de production en Asie du Sud-Est ne devrait pas faire présager de leur statut et de leur autonomie face aux grandes entreprises, malgré une certaine volonté étatique. La résilience de la grande pauvreté en milieu rural et de l'agriculture de subsistance jusque dans les pays les plus développés en serait la preuve. Or le changement d'échelle d'analyse, du régional au local, peut conduire à un constat contraire, comme l'article suivant tend à le démontrer.

Jocelyn Delarue et Bénédicte Chambon développent une étude de cas portant sur le secteur agro-industriel du caoutchouc naturel en Thaïlande. Elles entendent démontrer comment, par un soutien fort de l'État, l'encadrement de la production familiale a permis un certain enrichissement des agriculteurs quand le pays devenait premier exportateur mondial.

L'article se construit autour de la description de deux tendances majeures : l'amélioration des rendements par le renouvellement continu des arbres depuis les années 1970 et l'utilisation de plants génétiquement modifiés et clonés depuis une dizaine d'années, d'une part, et l'extension du domaine agricole dévolu au caoutchouc (au nord) en dehors de sa zone de production historique (centre et sud du pays), d'autre part. L'article énumère les mesures qui ont conduit au dit succès : l'action de l'*Office of the Rubber Replanting Aid Fund* (Fond d'aide à la replantation du latex) et du *Rubber Institute of Thailand* (Institut du latex de Thaïlande) qui ont contribué aux transformations des parcelles anciennes par replantation et apport de nouvelles espèces. L'étude aborde également les organismes qui soutiennent l'expansion agricole par les programmes de *Self-help Land Settlement* (front d'auto-colonisation) et d'attribution de terres : à partir des lois foncières et de l'action de la *Bank for Agriculture and Agricultural Cooperation* (Banque pour l'agriculture et la coopération agricole). L'aide de fonds internationaux comme la Banque Mondiale a également été décisive (octroi de prêts sectoriels). Enfin, Jocelyne Delarue et Bénédicte Chambon s'intéressent aux agriculteurs et à leurs pratiques. Les inquiétudes relatives au statut réel des terres, à l'absence de titres de propriété, ayant d'abord ralenti la politique volontariste des autorités, c'est la perspective de l'accroissement des revenus qui a été décisive dans le choix des agriculteurs. Si l'hévéaculture s'est

répandue dans les exploitations familiales, elle n'est cependant que peu exploitée en monoculture. Son importance en valeur absolue par rapport aux autres plantations en tant que source de revenus monétaires semble décisive, mais son exploitation exclusive est impossible pour la majorité des agriculteurs. La sociologie de l'hévéaculture révèle des hiérarchisations basées sur la taille des parcelles et le statut des acteurs : propriétaires ou exploitants. Un double constat apparaît : les revenus tirés du caoutchouc le rendent indispensable aux familles, mais certaines restent cependant trop pauvres pour posséder leurs propres parcelles et compter exclusivement sur le latex, notamment face aux fluctuations des prix. L'article conclut par le constat que l'État thaï semble aujourd'hui encourager la diversification des cultures dans le milieu familial plutôt que la monoculture.

Ce travail pose toutefois deux problèmes majeurs : d'une part, il ne révèle qu'en conclusion que le protocole étatique concernant le caoutchouc est considéré comme la plus performante des politiques agricoles thaïes. Il s'agit ainsi d'un exemple non représentatif des phénomènes agricoles à échelle nationale. Ensuite, compte-tenu des nuances qu'il formule en conclusion sur l'impact de cette production sur la réduction de la pauvreté en milieu rural, on est en droit de se demander si la performance en question est tout à fait réelle. D'autre part, on peut s'interroger sur les catégorisations employées : la définition des « agriculteurs familiaux » fait défaut. On remarque qu'un nombre considérable d'agriculteurs sont des exploitants non propriétaires, quand l'article note l'importance des travailleurs salariés étrangers dans ces exploitations, qu'ils soient natifs d'autres régions de Thaïlande ou bien immigrés. L'adjectif « familial » qualifie-t-il la taille réduite des parcelles ?

Enfin l'article ne considère pas assez les circuits de commercialisation du latex du niveau local jusqu'au marché international, ce qui nécessiterait d'inclure une description du secteur de la transformation et de ses entreprises. Si l'État a bien mené des opérations d'amélioration de l'hévéaculture au niveau local, quels sont les acteurs de sa commercialisation au plan international et donc les artisans de sa prépondérance à l'exportation ?

*Marie ABERDAM*

## 2. TRAFIC DE DROGUE

**Ningthoujam Koiremba SINGH, *Non-Traditional security in International relations, Illicit Drug, Trafficking and Narco-Terrorism in East and South East Asia*, Ruby Press & New Delhi, Indra, 2013, 298 p.**

On assiste à un véritable essor du narco-terrorisme depuis plusieurs décennies, les liaisons entre terrorisme et trafic de drogues<sup>6</sup> ayant ouvert de nouvelles opportunités (comme le signalait déjà Xavier Raufer en 1993<sup>7</sup>) dans un monde où la consommation de drogue est en perpétuelle augmentation. Les narco-terroristes opèrent à deux niveaux : le commerce de drogue est pratiqué à la base par des organisations à vocation terroriste, puis les organisations de narco-trafiquants constituées en « cartels » usent de violence pour assurer leur protection et leur hégémonie sur une région donnée, allant jusqu'à créer de véritables zones de non-droit. L'expansion du narco-terrorisme fait que les problèmes de sécurité non-traditionnelle se sont aggravés. Certes, dans l'ensemble, la stabilité l'emporte, même si les problèmes traditionnels, différends frontaliers, litiges territoriaux, conflits régionaux, etc., surgissent chroniquement. Mais la multiplication des nouvelles menaces de sécurité dite « non-traditionnelle » comme la pauvreté, le terrorisme, la criminalité, la drogue porte également atteinte aux relations bi- et multi- latérales, à la coopération régionale, voire à la sécurité mondiale. Les menaces que font peser les problèmes de sécurité non-traditionnelle sur la stabilité politique et la prospérité économique de nombreux pays font donc l'objet d'une attention croissante.

Docteur en Sciences Politiques de l'Université de Baroda, maître de conférences à la Christ University de Bangalore, Ningthoujam K. Singh est l'auteur d'une thèse sur le trafic de drogue dans l'Est et le Sud-Est de l'Asie – dont le présent livre est issu – et de plusieurs articles décrivant le

---

<sup>6</sup> V. CHOUVY, Pierre-Arnaud & MEISSONNIER, Joël, *Yaa baa, production, trafic et consommation de métamphétamines en Asie du Sud-Est continentale*, Paris, L'Harmattan & Bangkok, IRASEC, 2002, 310 p., c.r. *Péninsule* 46, 2003 (1), pp. 221-223 ; CHOUVY, Pierre-Arnaud, *Les territoires de l'opium, conflits et trafics du Triangle d'Or et du Croissant d'Or*, Genève, Olizane, 2002, 539 p., *Péninsule* 46, 2003 (1), pp. 223-226. [N.d.l.r.]

<sup>7</sup> *Les superpuissances du crime, enquête sur le narco-terrorisme*, Paris, Plon, 1993, 303 p. [N.d.l.r.]

fonctionnement du trafic sur une base locale<sup>8</sup>. Il organise ici son analyse en quatre grandes parties. En guise d'introduction, le premier chapitre définit le concept de sécurité dans les relations internationales en distinguant entre les perspectives traditionnelles et non-traditionnelles. Le second inventorie les théories pertinentes en la matière, en relations internationales comme en sciences politiques. Le chapitre trois examine les problèmes de « terrorisme ». Le suivant aborde le trafic de drogue et le narco-terrorisme et analyse la manière dont ils affectent la sécurité, notamment dans ses aspects non-traditionnels. En conclusion, l'auteur suggère des pistes pour mieux appréhender la nature changeante de la sécurité.

Les conceptions traditionnelles de la sécurité voient en l'État-Nation le principal acteur du système de sécurité international. Tant que les pays ne veulent pas se battre, cette dernière n'est pas menacée, l'objectif des Nations Unies lors de leur création en 1945 étant d'éviter les conflits armés entre pays. Sur ces bases, l'auteur définit la sécurité comme « ce qui met l'individu au service de l'État, y compris les actes ultimes de tuer ou de se faire tuer, et d'être appelé par le gouvernement ». À la fin de la Guerre Froide, le monde a cessé de redouter un conflit international majeur, mais a assisté au réveil des guerres civiles, avec pour conséquence des pertes humaines importantes. La notion de sécurité a alors été élargie à la « protection des populations », puis à la « sécurité humaine ». Cette dernière n'a pas été clairement définie, le concept englobant plus ou moins tout ce qui a trait au bien-être physique ou psychologique.

Le concept de sécurité comprend ainsi deux écoles : la première souhaite élargir et approfondir les notions de sécurité, la seconde s'en tient à la lecture traditionnelle. La sécurité non-traditionnelle ne nie pas l'importance du maintien de l'intégrité territoriale, de la souveraineté politique, de la viabilité économique et de la cohésion sociale, mais veut l'étendre à des acteurs extérieurs. Il s'agit ainsi davantage d'un changement du paradigme de la sécurité que d'une transformation, car les éléments importants de l'ancien paradigme demeurent : la sécurité non-traditionnelle doit être l'objet conjoint des hommes et des États. Le terrorisme n'est pas un phénomène nouveau, mais l'attaque du World Trade Center et du Pentagone en 2001 l'a propulsé au rang de défi majeur, non seulement pour les États-Unis, mais aussi pour le reste du monde. Après le 11 septembre, beaucoup de nations ont dû répondre au terrorisme, sans pour autant parvenir à une définition commune de l'acte

---

<sup>8</sup> Ningthoujam Koiremba SINGH & William NUNES, "Drug Trafficking and Narco-terrorism as Security Threats: A Study of India's North-East", *India Quarterly: A Journal of International Affairs*, mars 2013 vol. 69, n° 1, pp. 65-82. [N.d.l.r.]

terroriste. Ainsi, dans les états africains, le terme de terrorisme est fréquemment utilisé pour décrire des mouvements armés qui revendiquent leur indépendance.

Le terrorisme contemporain présente toutefois des différences importantes avec ses prédécesseurs. Le terrorisme visait jadis des zones géographiques bien ciblées. De nos jours, il repose sur des engagements et des revendications idéologiques de portée mondiale, si bien qu'on associe trop souvent le terrorisme avec l'Islam et qu'on amalgame systématiquement et à tort, les musulmans et le terrorisme. Le terrorisme contemporain vise donc des cibles d'ampleur mondiale et des objectifs de destruction maximale, couplés à une couverture médiatique. La révolution technologique, les avancées en termes d'armements, de communications (internet, téléphones satellites et autres outils de communication) ont favorisé le recrutement et la propagande de ces groupes à l'international. Enfin le terrorisme tend à adopter de nouvelles structures hiérarchiques et de nouvelles formes d'organisations. L'analyse des racines et des causes du phénomène met clairement en évidence la nature changeante des menaces qui pèsent aujourd'hui sur les États-Nations, appelant à revoir les questions de sécurité au niveau mondial<sup>9</sup>.

Le trafic de drogue pose un important problème pour les gouvernements et les structures économiques et sociales de l'Asie de l'Est et du Sud-Est. De toutes les menaces de sécurité auxquelles l'Asie est confrontée, agressions militaires, terrorisme, prolifération des armes, crime organisé, etc., le trafic de drogue est celle qui engendre les plus gros dégâts, d'autant que l'instabilité politique, économique et sociale de certains pays de la zone a favorisé la prolifération du trafic de drogue. Par voie de conséquence, en sus

---

<sup>9</sup> [N.d.l.r. : Il faut rappeler qu'un pan de la politologie et de la géopolitique lit au contraire une continuité des formes du terrorisme entre l'avant et l'après 11 septembre, en ce qu'il serait toujours le produit, direct ou indirect, des États (v. le 'classique' SANGUINETTI, Gianfranco, *Du terrorisme et de l'État : la théorie et la pratique du terrorisme pour la première fois divulguées*, Grenoble, Editions française, traduit par Jean-François Labrugère et Philippe Rouyau, 1980, 81 p.). Sur l'analyse contemporaine du terrorisme et les débats qu'elle soulève, v. BAUER, Alain & BRUGUIÈRE, Jean-Louis, *Les 100 mots du terrorisme*, Paris, PuF, 2010, 127 p. ; CHAUPRADE, Aymeric, *Chronique du choc des civilisations. Du 11 septembre 2001 à la guerre de Syrie, actualité, analyses géopolitiques et cartes pour comprendre le monde d'aujourd'hui*, Paris, Editions chronique, 2013, 255 p. ; DASQUE, Jean-Michel, *Géopolitique du terrorisme*, Paris, Ellipses, 2013, 303 p. ; DINGLEY, James, *Terrorism and the politics of social change: a Durkheimian analysis*, Farnham, Ashgate, 2010, 203 p. ; HEISBOURG, François, *Après Al Qaida : la nouvelle génération du terrorisme*, Paris, Stock, 2009, 192 p. ; JACKSON, Richard & SINCLAIR, Samuel Justin, *Contemporary debates on terrorism*, Londres, Routledge, 2012, 218 p. ; NEYRAT, Frédéric, *Le terrorisme: un concept piégé*, Alfortville, Ère, 2011, 223 p., etc.]

de la hausse de la criminalité et du nombre de groupes criminels, de nombreux problèmes de santé (sida, hépatites) sont apparus, conséquence directe de l'augmentation de la prostitution.

Malgré l'intervention de la Communauté Internationale (notamment d'organisations non-gouvernementales comme l'Organisation des Nations Unies Contre la Drogue et le Crime, l'Organisation Mondiale de la Santé, etc.) et des gouvernements régionaux, le nombre d'usagers ne cesse d'augmenter et le trafic de progresser. L'évolution est d'autant plus inquiétante que les affiliations se font entre les réseaux terroristes et le crime organisé, les premiers trafiquant la drogue pour financer leur activité terroriste. Le narco-terrorisme constitue donc bel et bien une menace pour la sécurité, car il influe directement à la fois sur le bien-être humain, et sur la sécurité militaire, politique et économique. Il faut néanmoins bien comprendre que son impact varie selon les régions. Quelle que soit l'approche de la sécurité internationale, les études sur la sécurité doivent être élargies pour lutter plus efficacement contre le problème des drogues illicites et le narco-traffic dans son ensemble.

Pour conclure, l'auteur évoque plusieurs théories et donne beaucoup d'exemples relatifs à la Chine, l'Indonésie et la Birmanie. Il différencie clairement la notion de sécurité non-traditionnelle de la sécurité traditionnelle, en montrant comment la terminologie varie non seulement d'un pays à l'autre, mais en fonction des années, des avancées technologiques, idéologiques et politiques. Intéressant et d'actualité, l'ouvrage répond donc bien à ce qu'il promet dès la couverture.

*Maelle TADJOURI*

### **3. LITTÉRATURE KHMERE CONTEMPORAINE**

**JUT, Khai, *Kmeñ vatt samăy pāṛāṇṇ* [Les enfants de pagode durant l'époque française], Phnom Penh, Imprimerie du SIPAR, illustrations de Cănd Vitthāṛind, 2010, 76 p., 3 dollars.**

La littérature contemporaine est une source de premier ordre pour sonder la société cambodgienne et ses évolutions. Mais les outils disponibles pour exploiter cette mine sont rares. Les traductions donnant une idée des deux milliers de romans publiés entre les années 1930 et 2000 se réduisent à la



portion congrue<sup>10</sup>. Les doigts d'une main suffisent à recenser les études sociologiques qui les prennent pour base. Produite essentiellement par des urbains sino-khmers pour des urbains sino-khmers, cette littérature pose notamment le problème d'une vision du monde normative portée sur les pratiques culturelles cambodgiennes, aussi bien rurales, palatiales, qu'urbaines<sup>11</sup>. Un peu plus nombreuses, les études qui décrivent les genres qui la composent et la vie des auteurs ne sont toutefois pas légion<sup>12</sup>.

<sup>10</sup> NOU, Hach, *Ma guirlande, mon amour. Traduit du khmer par Gérard Groussin*, Paris, CEDORECK, 1988, 176 p. ; RIM, Kin, *Sopha, ou les surprises du destin. Traduit du khmer par Gérard Groussin*, Paris, L'Harmattan, 1994, 111 p. ; THAEM, Nhok, *La rose de Pailin. Traduction du khmer par Gérard Groussin*, Paris, L'Harmattan, 77 p. ; voir aussi le dossier de textes traduits par Christophe Macquet dans *Europe. Revue littéraire mensuelle*, mai 2003, pp. 202-255 et DOLIAS, Jacques & KHING, Hoc Dy, *Sim le chauffeur, une nouvelle de 1956 par Im Thok*, Phnom Penh, Editions Angkor, 2007, 109 p.

<sup>11</sup> KHING, Hoc Dy, « Le développement économique et la transformation littéraire dans le Cambodge moderne », *Mondes en développement* n° 28, 1979, pp. 793-801 ; NEPOTE, Jacques (avec la collaboration de KHING H. D.), « Littérature et société dans le Cambodge moderne », [in] THAM, Seong Chee, *Literature and Society in Southeast Asia, Political and sociological perspective*, Singapore University Press, 1981, pp. 56-81 ; IDEM, « Le rayonnement littéraire chinois sur le Cambodge des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles », [in] C. SALMON (ed.), *Literary Migrations, Traditional Chinese Fiction in Asia (17-20th)*, Beijing, International Culture Publishing Corp., pp. 321-372 ; IDEM, *Sampapheavi de Rim Kin*, Phnom Penh, Editions d'Angkor, 2005, 86 p. + ill.

<sup>12</sup> Dans l'ordre chronologique : BITARD, Pierre, « La littérature cambodgienne moderne », *France Asie*, n°114-115, t. XII, nov.-déc. 1955, pp. 467-479 ; KHUON, Sokkamphu, *Le roman khmer contemporain*, Faculté des Lettres, Phnom Penh, 1972, texte polygraphié, partiellement édité [in] *Asie du Sud-Est continentale*, vol. III, Actes du XXIX<sup>e</sup> congrès international des Orientalistes, pp. 204-208 ; PIAT, Martine, « La littérature populaire cambodgienne contemporaine », [in] LAFONT, P. B. & LOMBARD, D., *Littérature de l'Asie du Sud-Est*, Paris, Asiathèque, (Colloque du XXIX<sup>e</sup> Congrès international des Orientalistes), 1974, pp. 19-27 ; IDEM, « Contemporary Cambodian Literature », *Journal of the Siam Society*, vol. 63.2, 1975, pp. 251-259 ; KHING, H. D., *Contribution à l'histoire de la littérature khmère*, vol. 2, *Ecrivains et expressions littéraires du Cambodge au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, L'Harmattan, « Recherches Asiatiques », 1993, 275 p. ; IDEM, « Khmer Literature since 1975 », [in] May M. EBHARA, Carol A. MORTLAND & Judy LEDGERWOOD (eds.), *Cambodian Culture since 1975 Homeland and Exile*, Ithaca and London, Cornell University Press, 1994, pp. 27-38 ; IDEM, « La littérature khmère après 1990 », [in] SORN Samnang (éd.), « La khmérologie. Connaissance du passé et contribution au renouveau du Cambodge », *Proceedings of International Conferences on Khmer Studies*, vol. II, Phnom Penh, Université Royale de Phnom Penh, 1999 pp. 606-624 (en cambodgien et en français) ; MACQUET, C., « Écrivains du Cambodge », *Europe. Revue littéraire mensuelle*, mai 2003, pp. 197-201 ; BERONN, Olivier de, « La littérature des années de misère : les petits romans manuscrits du Cambodge, de 1979 à 1993 », *Aséanie* n° 12, 2004, pp. 17-28 ; KHING, H. D., « La littérature khmère pendant la période néo-royaliste », [in] FOREST, A., éd., *Cambodge contemporain*, Paris, les Indes Savantes, 2008, pp. 491-509.

En attendant une étude systématique, on peut toujours lire l'un ou l'autre de ces romans. Ils sont autant d'archives enregistrant une fraction de l'imaginaire de groupes sociaux intermédiaires entre la paysannerie et l'aristocratie, qui prirent la place centrale que l'on sait à la faveur du Protectorat français. Dans cette perspective, le premier intérêt que l'on peut accorder à ce livre est qu'il relève de l'autobiographie, un genre rarissime au Cambodge. Sur plusieurs milliers de titres, n'existent que quelques récits de vies<sup>13</sup>, la plupart du temps produits par des hommes de pouvoir. Ils retracent une atmosphère politique, donnent une lecture morale de la vie publique, et situent leur action dans un réseau de solidarités amicales, régionales, et parentales qui en font une source utile pour reconstituer l'histoire politique<sup>14</sup>.

Bien qu'il ait été lui-même un militant puis un cadre républicain, l'auteur s'éloigne de cette veine. L'objectif pour lui n'est pas de narrer un parcours politique, mais de restituer l'atmosphère de son enfance, celle des jeunes garçons placés au service des moines en échange d'un apprentissage culturel minimal, d'un gîte et du couvert. La chose intéresse d'autant plus que Jhut Khai appartient à la quatrième vague littéraire – celle des écrivains nés dans les années 1940, qui commença à produire dans les années 1970. Considérée comme la plus subversive, elle accompagna de ses outrances de plume l'entrée dans la guerre civile. On savait cette vague essentiellement constituée par « des gens du delta »<sup>15</sup> – avec donc une forte composante khmère krom. Avec des auteurs comme Jhut Khai, et son collègue Soth

<sup>13</sup> Il convient de considérer à part les témoignages stéréotypés (et largement refabriqués) des victimes du régime Khmer rouge. De manière significative, ces textes publiés en français ou en anglais sont la plupart du temps composés par des 'nègres' sur la base de souvenirs d'enfants reconstruits plusieurs décennies a posteriori. Sur les problèmes que posent ces témoignages, v., SHER, Sacha, « Comment aborder les témoignages pour entretenir la mémoire sur le régime 'khmer rouge', [in] *Le Kampuchéa des 'Khmers rouges' : Essai de compréhension d'une tentative de révolution*, Paris, L'Harmattan, 2004, pp. 301-309.

<sup>14</sup> Depuis le Vieux Mās, un dignitaire acquis à la cause du Protectorat (v. NEPOTE, Jacques, « Les recommandations du Vieux Mās (1828-1907) », *Péninsule*, 2008, vol. 39, n° 57, pp. 43-75) jusqu'aux toutes récentes 'confessions' de Suong Sikœun (SUONG, Sikœun, *Itinéraire d'un intellectuel khmer rouge*, Paris, Cerf, Politique, 2013, 542 p.), en passant par le récit de son emprisonnement par Bun Chan Mol (BUNCHAN, Mol, *Kuk noyobay [prison politique]*, Apsara Press, 1971, 271 p.), les récents écrits des enfants de Sam Sary (SAM, Rainsy, *Des racines dans la pierre. Mon combat pour la renaissance du Cambodge*, Paris, Calmann-Lévy, 2008, 302 p. ; SAM, Emmarane, *Cambodge. Histoire d'une vengeance royale (1958-1965)*, Paris, Thélès, 2009, 314 p.), sans oublier les mémoires posthumes de Son Sann (SON, Sann, *Mémoires d'un serviteur du Cambodge*, Phnom Penh, Édition Funan, 2011, 244 p.) ni celles de Nhiek Choulong (NHIEK, Tioulong, *Chroniques khmères*, Paris, s. d., 97 p., inédit). Et, bien sûr, les écrits de Sihanouk.

<sup>15</sup> NEPOTE, J., « Littérature et société dans le Cambodge moderne », *loc. cit.*

Polin<sup>16</sup>, on croit pouvoir identifier une fraction significative d'auteurs sino-khmers originaires de Kompong Cham – comme on le sait un des relais historiques des gens du delta.

Né en 1940 dans la province de Kompong Cham, Jhut Khai y fit sa scolarité avant de poursuivre des études de Droit à Phnom Penh. Licencié en 1968, il devient enseignant de droit et de français en même temps qu'il écrit des articles de presse contre le régime de Sihanouk. Avec l'avènement de la République, il est conseiller juridique au ministère de la Défense, puis Doyen par intérim de la Faculté de Droit de Phnom Penh (1973-1974). Alors qu'il publie deux romans<sup>17</sup>, il s'embarque dans l'aventure de *Nokor Thom*, le journal satiriste de Soth Polin. Tout comme ce dernier, il dit tirer son inspiration de Jean-Paul Sartre, dont il traduit *Le mur*<sup>18</sup>. Cadre de la République, il est déporté par les Khmers Rouges en 1975, puis se réfugie en France en 1980, après la chute du régime. Devenu un temps taxi comme d'autres réfugiés (dont Soth Polin), il vit actuellement sa retraite à Paris<sup>19</sup>. Mais l'âge aidant, les souvenirs refont surface. Probables fragments de son « mémoire autobiographique » encore inédit<sup>20</sup>, plusieurs livres ont paru aux éditions du SIPAR, qui retracent des segments de sa vie<sup>21</sup>.

Que retenir de celui-ci ? Le jugement littéraire parfois porté sur des écrivains de ce type – on pense encore à Soth Polin « le Céline cambodgien »<sup>22</sup>, mais Juth Khai apparaît ici comme un émule – est pour le moins paradoxal. Qualifier en effet de célinienne une prose qui se revendique de Sartre interroge<sup>23</sup>. Ni « l'agité du bocal » ni « la petite musique » émotive du monstre sacré de la littérature française n'en ressortent grandis. Cette

<sup>16</sup> Sur cet écrivain v. KING, H. D., *op. cit.*, pp. 99-101 ; MACQUET, C., « Communiquer, disent-ils », *Europe, op. cit.*, pp. 202-203.

<sup>17</sup> *Khmoc brāy asura kāy* [Goules, fantômes et créatures infernales], Phnom Penh, 1973 ; *Me māj pī 5* [La veuve de 5 maris], Phnom Penh, 1973 ; dont une partie a été transposée en français par Alain Daniel sous le titre « Un fantôme au cœur de Phnom Penh », *Éditions du serpent à plumes*, n° 27, pp. 11-14.

<sup>18</sup> *Jañjāṃṇ*, Phnom Penh, 1972.

<sup>19</sup> KING, H. D., *op. cit.*, p. 106 ; MACQUET, C., « Chuth Khai. Goules, fantômes et autres créatures infernales », *Europe. Revue littéraire mensuelle*, mai 2003, pp. 223-227.

<sup>20</sup> *Astaṅgat nai prajājāti* [Le crépuscule d'une nation].

<sup>21</sup> *Kmeṅ sālā pārāṃṇ* ; *Vipaṭi sārī* ; *Kūn krapī*.

<sup>22</sup> MACQUET, C., « Communiquer [...] », *loc. cit.*, p. 203.

<sup>23</sup> De « l'agité du bocal » (cf. CÉLINE, Louis-Ferdinand, *À l'agité du bocal*, 1948 [in] Albert PARAZ, *Le gala des vaches*, « La lettre de Céline sur Sartre et l'existentialisme », Paris, L'élan, pp. 283-286) à « Jean Sol-Partre » (cf. VIAN, Boris, *L'écume des jours*, Paris, Gallimard, nrf, 1947, 219 p.), Jean-Paul Sartre a suscité des réactions pour le moins contrastées. En verve célinienne, Alber Paraz s'en tenait pour sa part au « Taenia », compagnon attiré de « Siconne du Bavoire » (PARAZ, A., *Valsez saucisses*, Paris, Slatkine, [1950] 1980, 360 p.), deux auteurs que Céline subsumait sous le vocable d'« existenglaireux ».

appellation s'adosse à une double méprise, sur l'œuvre de Céline et sur la production littéraire cambodgienne. La première, contrairement à ce qu'on lit parfois, n'est en rien vulgaire. Elle se résume d'un mot, le raffinement, et se caractérise d'un autre, la subtilité, y compris dans le registre de la scatologie (le fameux « biseauté spécial »). La seconde, et singulièrement les écrits d'un Soth Polin, est sans aucun doute « violente » et « perverse »<sup>24</sup>. Littérairement médiocre, elle flatte le voyeurisme d'un petit peuple urbain obnubilé par les lésions du corps social cambodgien et révèle ce faisant un imaginaire collectif sous tension. Ni Sartre, ni Céline, il faut comprendre que les références à des auteurs européens sont des marqueurs sociaux plus qu'une réelle source d'inspiration. Ils fournissent éventuellement le prétexte à l'exaltation du moi des auteurs (via celui des narrateurs) dans ce qu'il a de frustré par le cadre rigide de la société cambodgienne. Meurtres, viols<sup>25</sup>, esprits maléfiques sont alors au rendez-vous, sur fond d'instincts fortement comprimés puis soudainement libérés.

Mais dans ce récit explicitement autobiographique, l'auteur reste en-deçà des projections fantasmatiques habituelles du roman contemporain pour s'en tenir à une écriture qui mêle le réalisme de situations quotidiennes vécues avec le subjectivisme de leur perception. D'un côté, son texte donne à lire une ethnographie du cadre monastique rural de la fin des années quarante et du début des années cinquante. On y voit s'éteindre les dernières bribes de l'enseignement traditionnel, où la lecture s'apprenait sur des supports manuscrits, les fameux *cpāp'* (et notamment le *cpāp' ker kāl*, p. 15). Sur fond de querelle monastique entre « les anciens » (*dha(r)m purān*) et « les modernes » (*dha(r)m samāy*) (pp. 26, 37), les enfants de pagodes font figure de galopins turbulents, fascinés par les bribes d'une modernité qui commence à filtrer depuis la capitale. Ce faisant, Juth Khai livre quelques détails d'intérêt sur le cadre provincial de Kompong Cham, qu'on sait ouverte à différentes influences étrangères depuis l'époque moderne (Nousantariens, Chinois, Vietnamiens, etc.). Notons, pêle-mêle, la présence de Chinois venant célébrer le culte des génies du terroir (*qnak tā*, p. 30), le métissage des populations rurales qui finissent par utiliser des appellatifs chinois (p. 35) ; l'évocation de la mère de Khieu Samphan (*qnak srī gañ'*), femme particulièrement pieuse (p. 40) ; la mention d'épouses de dignitaires volages affolées par un bel acteur de théâtre (probablement des pratiques de

<sup>24</sup> Mais en réalité assez peu « onirique » et « provocatrice » (*contra* MACQUET, C., « Communiquer [...] », *loc. cit.*, p. 203).

<sup>25</sup> « [...] un élément est typiquement khmer, le viol. C'est un ingrédient presque indispensable, et qui naît non seulement de l'ardeur du méchant mais souvent aussi des conseils de sa mère. [...] », v. PIAT, M., « La littérature [...] », *loc. cit.*, p. 23.

polyandrie déguisées, p. 45) ; ou encore les techniques des moines pour faire avouer leurs fautes aux enfants des pagodes (pp. 73-74). De l'autre côté, l'auteur apporte des éléments pour une histoire des mentalités du corps élitaires des années soixante-dix. C'est le titre qui arrête en premier lieu : dans cette vie des « enfants de pagode durant l'époque française », l'on chercherait en vain une apparition concrète de Français. La présence française se résume dans le récit à trois mots khmérés (« *brīyāndīn* / brillante », vélo « *guok* / [de] course », et « *añ'prañ'* / en France » pour dire « à la mode de France », pp. 54-55), un jeu de mots sur le nom d'une caserne militaire prononcé dans la langue approximative des « Boy » – « *pandāy dāhān joēñ kraham* [la forteresse des soldats rouges] » devenant « canard osé pied rouge » (pp. 38, 74) – et quelques références littéraires échevelées (Rousseau, Chateaubriand, pp. 59, 64). Pour le reste, c'est surtout la psychologie cambodgienne qui est à l'honneur. On retiendra notamment une définition du « caractère khmer » comme étant fondé sur le ressentiment et la vanité (p. 27) à mettre en relation avec le célèbre ouvrage de Bunn Chan Mol, *carik khmaer*<sup>26</sup>.

Autant de fragments utiles à l'historien du contemporain. À l'heure où les études coloniales d'inspiration états-uniennes continuent de fourvoyer nos études en glosant *ad libitum* les stéréotypes de la littérature exotique française<sup>27</sup>, plusieurs thèses restent à écrire sur ces archives vernaculaires de l'imaginaire cambodgien.

Grégory MIKAELIAN

<sup>26</sup> BUNN, Cand Mul, *Carit khmaer*, Phnom Penh, 1972, réimpression du Cedoreck, 240 p. [“ caractère khmer ”, récit autobiographique].

<sup>27</sup> Pour une récente illustration de cette perte de temps papivore, v. DIXON, Susan C., « 'A l'ombre d'Angkor' : A Protectorate of Nostalgia in George Groslier's Novels » et PONSADVADY, Stéphanie, « 'Quand il n'y en a plus... il y en a Ang-Kor' : Lessons from the road in *La Ville au Bois dormant : De Saigon à Angkor en Automobile* by Duke of Montpensier », *Siksācākṛ*, n°12-13, 2010-2011 [2013], respectivement pp. 235-246 et 193-205.